



La Tour d'Al-Minaq

David Hauguel

David Hauguel habite au Havre. Baigné dans les littératures de l'Imaginaire depuis des décennies, il a consacré beaucoup de temps à la musique électronique qui reste toujours son autre passion.

Sur le conseil de son chat, il a un jour décidé de s'asseoir à son bureau, de mettre un disque de Brian Eno en fond, puis d'écrire.

Ce texte est sa première publication.

Son chat est très content.

Illustrations : Stéphanie Dubut

J'ai toujours pensé que certains évènements étranges de nos vies pouvaient apparaître comme l'expression puissante des enjeux qui fondent toute existence. Qu'il s'agisse de coïncidences surprenantes, de rencontres inattendues ou d'évènements bizarres, quelque chose semble à l'œuvre pour s'adresser à nous directement.

C'est l'une de ces choses qui m'arriva au temps de ma jeunesse. J'étais venu m'installer à Al-Minaq, que ses habitants aux mœurs nonchalantes appellent *Al-Hafn*, « l'Abri », car je projetais d'y suivre l'enseignement des Maîtres de l'Université. Sur les conseils d'un ami qui connaissait bien la ville, je m'étais mis en quête d'une chambre dans le Haut Quartier qui domine le port. Au dernier étage d'une demeure modeste, je dénichai une petite chambre aux murs blanchis à la chaux. L'endroit n'avait pas tout le confort, mais l'unique fenêtre dominait la cascade des maisons qui s'étagaient du haut de la colline jusqu'à l'océan. Cette vue dégagée, dominant les toits de la ville, m'avait enivré au premier regard.

Sous les yeux s'étalait la multitude des toits en terrasse. Des jardins suspendus s'y nichaient, dispensant verdure et ombrage que l'on savourait le soir dans l'air adouci. Tout en contrebas, une forêt de mâts encombrait le port. Les trirèmes ventruées, serrées bord à bord, y attendaient le déchargement de leur précieuse cargaison. Al-Minaq a été construite à flanc de colline, et ma vue portait jusqu'au-dessus de ma propre chambre, là où les remparts forment une crête austère. Je plaçai mon bureau – une simple table que m'avait donnée le propriétaire – devant cette fenêtre, la laissant ouverte la majeure partie du temps. Tandis que je travaillais, les effluves du port montaient jusqu'à moi. La rumeur de la ville faisait comme un murmure qui se fondait avec celui de l'océan. Chaque soir, j'observais la métamorphose du ciel abricot en un profond turquoise. Le tintement des cloches de navires pénétrait alors dans ma chambre, porté par la brise. Comme le ressac des vagues, des fantômes de musiques venaient rôder jusqu'à ma table, y déposant accords de harpes et claquements de tambourins. Sur les terrasses, les lampes à huile s'allumaient une à une. Tordant leurs flammes dans la nuit, elles jetaient des ombres dansantes. De temps à autre, comme surgis de nulle part, un chant de marin et des rires éclataient dans la nuit tiède.

Mais de tout ce spectacle, ce qui marquait le plus mon regard était la vue des tours des temples. Hautes et élancées, elles émergeaient

de la masse des maisons pour baigner leurs têtes dans le ciel étoilé. À Al-Minaq, chaque quartier possède son temple, et chaque temple sa tour. Ce sont les vestiges du temps où la cité régnait en maître sur les royaumes alentour. En ces temps reculés, la ferveur religieuse des habitants et la compétition des confréries de marchands avaient amené à l'édification des quatre tours.

À proximité des remises à bateaux et des hangars du port se dressait la Tour du Temple des Marées. C'était une construction ajourée faite de bois et de fer, austère et belle comme seules peuvent l'être les choses de la mer. On aurait pu la confondre avec une tour de sémaphore ou un phare, mais la présence d'une cloche de bronze à son faite en lieu et place de tout luminaire interdisait de l'identifier comme tel. On dit que le bois qui a servi à sa construction est celui d'arbres légendaires et que ce bois, en vieillissant, devient plus dur que la pierre. Vu de près, le fer qui renforçait la liaison des poutres au ton de bois flotté formait des boursoufflures ocre qui exposaient au soleil les fleurs orangées de la rouille nouvelle. C'est à son pied que se tenait la criée des équipages, là où tout marin qui cherchait un embarquement devait se rendre pour écouter les offres hurlées par les armateurs.

Plus loin sur la droite, l'œil découvrait deux autres tours assez proches l'une de l'autre. Les deux édifices semblaient rivaliser, tout en encorbellements et déhanchements de leur élévation vers le ciel. La plus massive était une construction de pierre blanche – albâtre ou craie très pure –, dont le sommet était crénelé comme un donjon. Sa façade d'un blanc bleuté était percée d'étroites meurtrières. Elle évoquait les glaces du Norois que l'on voyait quelquefois glisser à l'horizon. On l'appelait Tour des Forges, car elle se trouvait dans le quartier des forgerons, zone obscure et sale où tout le jour régnait une chaleur étouffante. L'autre tour, qui la jalousait, était une construction étroite faite d'un matériau soyeux dont j'appris plus tard qu'il s'agissait de jaspe. Des encorbellements zigzaguaient sur sa façade et supportaient des balcons pavoisés aux couleurs d'Al-Minaq. À son sommet trônait une vasque de bronze, presque aussi large que la tour elle-même. On y allumait des feux pour les célébrations, et ces feux servaient aussi de repère pour les marins. La vasque, lorsqu'elle ne brûlait pas, offrait l'apparence d'une demi-lune couchée, et c'est pourquoi tout le monde ici l'appelait Tour de la Demi-Lune.

Enfin, tout à droite, se dressait la Tour du Guet, édifice trapu qui s'adossait aux remparts. Majestueuse mais sans grâce aucune, les parois hérissées de lances et de crochets, on l'avait bâtie plus large à la base qu'au sommet, comme une sorte de pyramide déformée. À son faite, un abri de bois reconstruit chaque année à la fête de Yule formait un poste d'observation pour les prêtres-soldats qui montaient la garde devant le désert.

Quiconque a vu les tours d'Al-Minaq s'élevant dans le ciel du soir ne peut oublier ce spectacle. La Tour des Marées aux poutres de bois pétrifié, la Tour des Forges et son allure de glacier, la Tour de la Demi-Lune et sa vasque, la Tour du Guet hérissée de lances dessinent un panorama que le voyageur retient à jamais. Ses habitants le savent, et il est de tradition que chaque citoyen adulte choisisse la tour qui deviendra la sienne. Il adhère alors à la confrérie qui lui est attachée et, sa vie durant, doit la servir et l'entretenir.

Lorsque je m'installai à Al-Minaq, je n'eus que peu de temps pour découvrir la ville. Il me fallait en effet solliciter des entretiens avec les Maîtres de l'Université et emporter leur faveur. Ce n'est qu'une fois ma candidature acceptée que je pus enfin me promener un peu. Les ruelles sont étroites, tortueuses, souvent traversées d'escaliers aux larges marches. Les maisons blanches sont si proches les unes des autres de part et d'autre des rues qu'il est difficile d'avoir une vue dégagée de la ville dès que l'on s'y trouve plongé. Les points de repères sont rares, à part peut-être la rivière qui y serpente, disparaissant sous les maisons pour resurgir en chutes bouillonnantes au gré de sa descente vers le port. On ne met pas bien longtemps à se perdre dans son dédale, et les seuls espaces ouverts sont les places où l'on a érigé les temples. Il n'est pas facile d'y parvenir pour un nouveau venu dans la ville, si ce n'est en suivant de l'œil la pointe d'une tour et de s'en rapprocher en tirant des bords d'une ruelle à l'autre. La plupart des rues ne portent aucun nom, et se rendre à une adresse relève de l'initiation. Les habitants s'en accommodent et en plaisantent volontiers dès qu'on leur en fait la remarque. À Al-Minaq, chacun comprend vite que les chemins tout tracés n'existent pas.

Je fis rapidement connaissance des autres élèves qui comme moi n'étaient pas natifs d'Al-Minaq. Ainsi que le voulait la coutume, nous formâmes notre propre confrérie. Membres de cette bande très unie, Nusrat Fateh et Ali Kahn devinrent mes plus proches amis. Je revois

